

Les suites d'une adoption.

(Suite.)

Il n'était bruit dans Bordeaux que de l'événement qui changeait si complètement la position de Marthe. La jeune fille excitait peu de sympathie : trop longtemps elle avait été un objet d'envie.

— Il faudra qu'elle quitte ces grands airs, disait une dame que Marthe avait souvent blessée par ses manières dédaigneuses d'enfant gâtée. Que va-t-elle faire ?

— Nous tâcherons de la placer dans une bonne maison comme gouvernante, répondit un des tuteurs : de cette manière elle utilisera les talents pour lesquels on a tant dépensé. Nous verrons à la faire aller en Angleterre ; elle s'y mariera.

— Si nous avions été les héritiers, certes, par égard pour la mémoire de Derlac, nous serions venus en aide à cette enfant qu'il aimait tant ; mais nous ne sommes que les dépositaires de sa fortune : nous devons sauvegarder les intérêts du cher petit orphelin.

Pendant qu'on disposait ainsi de son avenir, la pauvre Marthe, retirée dans sa chambre, s'abandonnait à son chagrin. Elle n'avait aucune idée du nouveau coup qui allait la frapper : aussi ce fut avec stupefaction qu'elle écouta les tuteurs lorsqu'ils vinrent lui annoncer, avec toutes les formes de politesse voulue, que désormais la maison où elle avait été élevée ne pouvait plus abriter sa jeunesse.

Elle les accueillit d'abord avec dédain et se refusa à les croire, mais ils lui parlèrent un langage auquel on ne pouvait se méprendre.

Il n'existait pas de testament : elle n'avait donc droit à rien. On lui offrit pourtant de rester jusqu'à ce qu'elle eût trouvé une position convenable.

Les employés des bureaux furent vite au courant de toutes ces nouvelles.

Edouard était dans une anxiété cruelle ; enfin il prit un parti et se fit conduire dans la chambre de sa cousine. Il y avait quelques heures qu'elle savait qu'elle était pauvre. Edouard la trouva assise auprès d'une table, la tête appuyée sur ses mains jointes. Le bruit qu'il fit la tira de sa douloureuse rêverie : elle tourna vers lui son joli visage décomposé par le chagrin.

— Que voulez-vous ? dit-elle d'un ton sec et hautain ; ne puis-je rester seule un instant ? venez-vous de la part de ces messieurs ?

Il s'approcha. Il tremblait plus qu'elle.

— J'ai une communication à vous faire, en effet, répondit-il, et je ne sais de quels termes me servir : j'ai peur d'ajouter à votre tristesse, et cependant je voudrais tant vous alléger le poids. Ne vous souvient-il plus d'un cousin, qui, lorsque vous étiez toute petite, vous aimait comme les enfants s'aiment rarement entre eux ? Quand on vous donna à Mme Derlac il faillit en mourir : ce cousin c'était moi.

Marthe le regardait fixement. — Alors, lui dit-elle, les lèvres tremblantes, j'ai donc encore une famille ? où est-elle ? pourquoi ne m'en a-t-on jamais parlé ?

— Nos parents, reprit Edouard, sont ce que l'on vous a appris à regarder comme de petites gens.

Votre père vendait de la mercerie dans un village. A deux ans, vous étiez orpheline. Mon père était le frère de votre mère ; il alla vous chercher, vous amena à Auch, où nous avons un magasin de nouveautés. Ah ! quelles heureuses années nous avons passées ensemble,

jusqu'au jour où vous fûtes adoptée par la famille Derlac !

N'avez-vous aucun souvenir ?

— Quoi ! s'écria Marthe en serrant ses mains avec angoisse, tous les malheurs doivent-ils m'atteindre à la fois ? C'est peu généreux à vous, monsieur, de venir ajouter l'humiliation à ce que je souffre. Ce secret, que vous avez si bien gardé jusqu'ici, pourquoi ne pas l'avoir gardé encore ? Est-ce un plaisir pour vous de me voir rougir de honte devant tous ceux que j'ai connus ?

Il ne s'offensa pas de ces paroles : il excusait tout chez sa cousine, dans ce moment où l'avenir brillant qu'elle avait rêvé s'effaçait devant elle ; il n'avait pour cette enfant révoltée contre le sort qu'une immense pitié.

— En revendiquant, mon titre de parent, reprit-il avec douceur, j'avais en vue une seule chose : vous offrir de nouveau l'abri de notre toit.

Elle fit un geste de refus.

— Où irez-vous alors en partant d'ici ?

Elle fondit en larmes.

— Oh ! acceptez, continua-t-il avec plus d'insistance, en voyant son émotion. Si vous ne retrouvez pas chez nous le luxe auquel vous avez été habituée, vous y trouverez du moins des cœurs aimants et dévoués.

Le pauvre garçon parlait pour lui : car il n'était pas sans crainte sur l'accueil que ferait sa mère à sa nièce déshéritée. Il avait besoin de se répéter souvent : Elle est bonne au fond, il est impossible de ne pas avoir compassion de cette enfant, dont le sort est si triste !

Marthe fut émue par l'accent d'Edouard : il lui était impossible de méconnaître la délicatesse qu'il avait mise dans son offre.

Et pourtant un violent combat se livrait dans l'esprit de la jeune fille : retourner chez ses parents, c'était avouer bien haut les liens qui l'unissaient à ces gens vulgaires, son orgueil en souffrait cruellement ; refuser était une folie, car où aller ?

Elle tendit enfin sa main à son cousin, et mettant une douce inflexion dans sa voix :

— Merci de votre proposition ! dit-elle ; je l'accepte avec reconnaissance. Partirons-nous bientôt ?

J'ai hâte de quitter cette maison où l'on ne me tolère que par pitié, ajouta-t-elle pendant que la colère faisait briller son regard ; je me ferai accompagner par ma femme de chambre, qui m'est dévouée, n'est-ce pas ?

Edouard ne put réprimer un léger sourire, mais ce sourire fut suivi d'un soupir. Comme cette enfant allait avoir à souffrir pour se déshabituer brusquement de tout ce à quoi on l'avait accoutumée, pour se remettre dans la sphère où Dieu l'avait placée et d'où on l'avait retirée !

Ces pensées amenèrent un nuage sur le front d'Edouard ; il les repoussa pour ne pas se laisser décourager.

Cependant il fallait se décider, et Edouard se trouvait assez embarrassé. En ce moment, Adèle, la vieille servante de Mme Derlac, entra. Elle seule parmi tous les domestiques connaissait la famille de Marthe.

— Eh ! oui, mon enfant, dit-elle à la jeune fille, ce brave garçon a raison de vous ramener chez vos parents. Il eût bien mieux valu pour vous y être toujours restée. Oh ! ne faites pas tant la fière, ajouta-t-elle en réponse à un geste d'impatience qu'avait provoqué chez